

pas ces attaques contre ma cousine, et bien moins encore en présence d'étrangers. Si vous devez les renouveler, je me verrai dans la nécessité de cesser toutes relations avec vous.

Un moment abasourdi, le conseiller sursauta enfin.

— Quoi ! pour des vérités dites à cette sottise petite fille ! Mais tu es fou, littéralement fou, comme Heffer, Léopold, Frédérique, tous les niais qui se sont laissés endoctriner par cette mijaurée

— Je suis seulement juste, mon oncle. Il ne peut me convenir que, sous mon toit, qui est aussi le sien par la volonté de mon père, Anita se trouve ainsi insultée. Et cela, par celui qui devrait la protéger et l'aimer, par son grand-oncle

— Non, non, jamais ! s'exclama le conseiller, pâle de rage. Ma nièce, elle ! Je la déteste, je la hais comme j'ai haï son père, ce beau Bernhard que tous aimaient et admiraient, le misérable !

C'était l'envie, la basse et épouvantable envie qui contractait ce visage, et Ary retint avec peine un mouvement de répulsion. Là était le secret de cette haine qui avait poursuivi l'orpheline. Elle était la fille d'un neveu détesté, peut-être parce que, plus perspicace que d'autres, il avait pénétré le fond du caractère de son oncle et lui avait fait sentir son antipathie.

Le conseiller se calma soudain, un sourire sarcastique entr'ouvrit ses lèvres...

— Tu es d'autant plus fou de prendre au sérieux cette péronnelle qu'il va arriver une chose... et sais-tu laquelle ? Eh bien ! Anita deviendra la femme du jeune professeur Ulrich Heffer, et ta sœur Frédérique, qui a toujours compté sur son cousin, quoi qu'elle en dise, se morfondra tandis que sa belle cousine, la soi-disant persécutée, se pavanera dans sa position inespérée, car Ulrich ira loin ! Hein ! tu n'avais pas songé à cette conséquence de ta conduite chevaleresque, mon neveu ?

Le visage d'Ary venait de se couvrir d'une extrême paleur, mais il n'eut pas un mouvement de surprise.

— Cela ne nous regarde nullement et n'a aucun rapport avec le sujet qui nous occupe, dit-il sèchement. Quoi qu'il arrive, je ne regretterai jamais d'avoir rempli mon devoir. D'ailleurs, Ulrich est absolument libre, aucune promesse ne le lie à Frédérique.

Et, sans paraître voir le geste stupéfait du conseiller à cette dernière phrase, il sortit de la salle d'étude.

Dans le jardin, l'orchestre faisait tourbillonner déjà les couples de danseurs. L'un d'eux attirait surtout l'attention générale, ou, pour parler plus exactement, cette attention s'adressait à la jeune fille vêtue de blanc, si simple et si charmante, dont Ulrich Heffer était le cavalier. C'était un véritable succès qui accueillait Anita, et si quelques critiques envieuses naissaient dans certains cerveaux, elles n'osaient se faire jour devant l'opinion générale. Cet enthousiasme se manifestait par l'empressement des danseurs à inviter la jeune parente des Handen. Mais Anita n'en était pas grisée et demeurait fort

calme. En la reconduisant à sa place, Léopold lui en fit l'observation en riant.

— Oh ! je ne serai jamais une mondaine, je le sens, répondit-elle en secouant la tête. Cependant, une fois par hasard, cela est joli, comme coup d'œil surtout.

Mais en ce moment, ce qu'elle regardait, ce n'était pas le jardin illuminé et plein d'une animation inusitée. Un groupe s'agitait là-bas, où ressortait la toilette voyante de la jeune Italienne. On voyait distinctement les mouvements de sa tête brune, couronnée de géraniums écarlates. Elle paraissait causer avec vivacité, s'adressant surtout à son cavalier ; mais celui-ci, qui était Ary, tout en prêtant poliment l'oreille, était évidemment en proie à une certaine impatience. Donna Clelia le quitta enfin pour rejoindre ses amis de Haguenau, et il s'éloigna rapidement. Quelques secondes plus tard, il s'inclinait devant Anita.

— Avez-vous encore une danse de libre ? J'arrive un peu en retard, mais les devoirs de maître de maison sont lourds et si souvent... ennuyeux.

— Celle-ci est libre. Je l'avais réservée pour me reposer un peu, car je ne suis pas habituée à ce mouvement.

— Qu'à cela ne tienne, il nous est facile de ne pas danser longtemps. Il y a déjà de nombreux couples de promeneurs sous les tilleuls, et ceux-là sont les bien avisés, car il y fait délicieux.

Et, après quelques tours, ils se trouvèrent mêlés à ces amateurs de fraîcheur et de silence relatif. Parmi eux, ils croisèrent Frédérique et le poète norvégien, discutant avec chaleur un point littéraire.

— Comment ! notre petite étoile a déserté la société qui l'admire tant ! s'écria gaiement Frédérique. Voyez-vous ce que je vous avais prédit, Anita ? Où sont les humiliations tant redoutées ? Vous êtes la reine de la fête, tout simplement, n'en déplaise à cette pauvre Clelia qui se voit dépossédée ce soir de son sceptre.

— Une véritable petite folie ! Il ne lui manque que les grelots, dit la voix un peu moqueuse de Joël.

— Fort exacte, votre définition, mon cher, répliqua Ary en riant. Mais nous voici envahis. Ah ! c'est l'heure du souper, je n'y pensais plus. Venez-vous, Frédérique et Ludnach ? Il y a là-bas un petit coin où nous serons admirablement.

Les tables du souper avaient été dressées en partie sous les tilleuls, et la lumière rosée s'échappant des lanternes les éclairait délicieusement. Les invités arrivaient, et, parmi eux, Clelia conduite par Léopold. La voix un peu aigre de l'Italienne s'écria :

— Que complotiez-vous là, tous quatre ? Quels amateurs de solitude !

Elle essayait de plaisanter, mais le regard qui enveloppait la jeune fille debout près d'Ary témoignait d'une irritation difficilement contenue.

— Mais oui, nous étions fort bien ici, dit Frédérique. Nous sommes tous peu enthousiastes du monde, ce qui doit vous sembler incompréhensible, Clelia ?

— Moi ? Oh ! pas du tout ! Je n'y tiens pas tant